

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le tiroir vide

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 41, Number 2 (242), April 1999

Média

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60663ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (1999). Le tiroir vide. *Liberté*, 41(2), 59–62.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LE TIROIR VIDE

Règle d'or numéro un du journalisme : la simplicité.

Une femme souffre de maux de dos. La quarantaine. Un mari. Trois enfants. L'aîné entre dans l'adolescence, la plus jeune à la maternelle. Pour ses douleurs, les médecins ont déclaré forfait. En désespoir de cause, la femme se rend chez un chiro. Lui saura la soigner. Elle entre. Il comprend tout. Vous tombez bien. Voici le dernier-né des fauteuils chiropracteurs. Il m'a coûté une fortune, mais son efficacité est sans pareille. Il la fait asseoir. Le traitement commence. La femme meurt.

Règle d'or numéro deux du journalisme : la rapidité.

Le lendemain, le fauteuil fait la une des tabloïds. En médaillon, une photographie de la victime, sans doute obtenue de la famille. À l'intérieur, le chagrin et la colère du mari font cinq colonnes. C'est par là qu'il faut commencer. Dix secondes d'attente aux Renseignements généraux, et sur la table, devant soi, on a le numéro de téléphone. Pas de réponse. Il est neuf heures quatorze. Le magazine est sur les ondes à midi douze, juste après le radio-journal. On a encore un peu de temps.

Règle d'or numéro trois du journalisme : la débrouillardise.

Dans un quotidien concurrent, ce même jour, une voisine raconte : elle souffrait tellement, il faut la comprendre.

C'est bien triste, ces trois petits, sans leur mère. La voisine a un nom et elle répond au téléphone. Pas de chance. Il vient de partir. Essayez plus tard, dans une heure ou deux, quand il sera revenu des pompes funèbres. Là-bas, c'est une petite ville. Un seul croque-mort suffit à la tâche. Son nom est dans l'annuaire du téléphone.

Règle d'or numéro quatre du journalisme : l'entêtement.

Alors, ça s'en vient ? demande l'animateur-vedette qui doit aussi interviewer le ministre de l'Agriculture sur la salmonellose transmise par les dindons. Il nous faut quelqu'un. C'est clair ? Le ton est sans réplique. À neuf heures quarante du matin, le croque-mort ne répond pas. Cela se comprend. Ces gens-là font souvent des heures supplémentaires. Mais à dix heures trois, la situation a changé. Nous l'attendons, explique une jeune personne au bout du fil, d'un moment à l'autre. Vous voulez laisser un message ? Non, merci. Je rappellerai. Finalement, le dindon parlera en direct à midi trente. Alors, ça s'en vient ?

Règle d'or numéro cinq du journalisme : l'inconscience.

Il arrive, je vous le passe, dit la jeune personne, d'une voix excitée. Il est midi huit. Les nouvelles du sport viennent de commencer. C'est comme une course à obstacles. Pour arriver au but, on a sauté par-dessus des haies et des ruisseaux, on a enjambé des fosses malodorantes, on a traversé des marécages et des déserts. À la fin, le mari est au bout du fil. Dans le journal, il n'avait rien dit. Maintenant seulement il va parler, et c'est à l'animateur-vedette qu'il montrera, en direct, l'étendue de sa douleur, sa haine des charlatans, pour que tous ceux qui l'entendent aient envie de pleurer et que les annonceurs soient satisfaits de leur budget publicitaire. De l'autre côté de la vitre du studio, le technicien, placide, indique deux minutes avec ses doigts.

Première faille : le doute.

Cet homme vit une tragédie. Il vient de perdre sa femme. Il doit s'occuper de ses enfants, régler les formalités des funérailles. Il souffre, c'est certain. Et tu vas l'embêter avec tes questions ? Tu vas lui demander : Comment vous sentez-vous ? ou : Qu'allez-vous faire maintenant ? ou : Que pensez-vous des fauteuils chiropracteurs ?

Deuxième faille : la peur.

Alors la Mort est debout devant toi. Elle pose sans façon sa faux sur le bureau encombré de paperasse, de coupures de journaux, de messages téléphoniques, tous urgents. Autour, on dirait que personne ne l'a vue. On court, on s'agite. Les sonneries de téléphone continuent de grelotter au fond de bureaux déserts. Une minute trente, dit le technicien dans son langage muet.

Troisième faille : le silence.

Le mari dit : Allô ? Allô ? Comme tu ne réponds pas, il répète, déjà impatient : Allô ? Allô ? Tu avales ta salive. Tu te présentes. Avec toute la retenue qu'imposent les circonstances, tu expliques ce que tu voudrais faire. Derrière la vitre du studio, l'animateur-vedette a remis son casque. Sa tête dodeline, il gesticule. Les haut-parleurs, dans le corridor, amplifient sa voix qui parle de primeur, de témoignage bouleversant que vous allez maintenant entendre, mesdames et messieurs qui êtes des auditeurs fidèles de notre émission et avez peut-être mal au dos.

Quand tu as prononcé le nom de l'animateur-vedette, tu as senti de l'étonnement dans la voix de ton interlocuteur. Me parler à moi ? Vous en êtes sûre, mademoiselle ? Pour les refus, tu tiens une réponse toute prête. À vrai dire, plusieurs. Tu en sors une du tiroir gauche de ton bureau et tu l'adaptes au besoin : le droit de savoir, celui de critiquer, d'avoir une opinion, de la faire connaître à

des milliers de gens. Cela s'appelle : former l'opinion publique. Avec les politiques, pas de pitié. C'est leur métier de rendre des comptes. On les paie assez cher pour cela. L'émission ne fait qu'aider le contribuable démunie à exercer ses droits. Aux acteurs, chanteurs, stars de tout poil, pas de cadeaux non plus. Ce magazine fait dans le journalisme, non dans les variétés. Avec les intellectuels et les professeurs à l'université, c'est plus compliqué. Quand ils veulent jouer aux plus malins ou aux savants, on les arrête. Il n'y aura pas d'entrevue. Ça les calme aussitôt, et ils se remettent à penser comme tout le monde. C'est avec les poètes, au fond, que les choses sont les plus simples : ils n'existent pas.

Allô ? dit le mari. Vous êtes toujours là ? Mais que dire à un homme qui vient de perdre sa femme ? Ton tiroir de journaliste ne garde rien en réserve pour l'occasion. Du reste, il est vide. La Mort hausse les épaules, reprend sa faux, pousse un soupir de lassitude, s'éloigne. On l'attend ailleurs. Soudain, tu prends conscience de ce que tu as fait. Tu es dégoûtée. Tu commences à dire : Je comprendrais tout à fait, monsieur... Mais lui t'interrompt : Non, non, c'est avec plaisir ! mademoiselle. Simplement, j'aurais aimé me préparer, prévenir ma famille, les voisins. Une demi-minute, disent les doigts en croix du technicien. Je vous communique, dis-tu au mari, qui se sait, désormais, important.